

Brigitte Lemérier

À propos du livre de Henri Rey-Flaud : *Le démenti pervers. Le refoulé et l'oublié*¹

Ce livre de Henri Rey-Flaud traite de nombreux problèmes et ouvre de multiples pistes de recherche. Le travail que je présente pour ouvrir la discussion porte essentiellement sur la deuxième partie du livre, intitulée : « Le démenti et l'archaïque ».

Le démenti, la *Verleugnung*, est un processus que le *Ich*, le moi, met en jeu face à une réalité qui contredit une croyance à laquelle le sujet tient pour des raisons libidinales. Ce processus permet de reconnaître la réalité, de « payer à la réalité son dû », sans pour autant renoncer à la croyance.

C'est au cours des années 1920 que Freud va progressivement dégager ce processus paradoxal, mais H. Rey-Flaud montre comment il l'a d'abord rencontré dans la cure de l'homme aux loups. Dans cette cure, Freud est confronté à un matériel clinique inédit, que la seule théorie du refoulement ne peut expliquer : une partie du matériel clinique montre en effet que la castration a été refusée, tandis qu'une autre partie indique une reconnaissance de la castration. Autrement dit, Freud découvre chez un même sujet un rejet *et* une reconnaissance de la castration, le rejet n'invalidant pas la reconnaissance, et la reconnaissance n'affectant pas le rejet. C'est la coexistence de ces deux courants psychiques qui fait la particularité de la sexualité de l'homme aux loups, sexualité dont Freud dit qu'elle a été cassée en deux, qu'elle a été fendue en éclats.

Déni et démenti

Le concept de *Verleugnung* a été généralement traduit en français par *déni*, choix de traduction qui n'est pas sans faire difficulté. En effet, le mot *déni* est très proche du mot *dénégation* qui traduit le concept freudien de *Verneinung*, la proximité de ces deux termes français tournant à la confusion quand on utilise le verbe (le sujet dénie), ou le participe passé (la représentation déniée), énoncés dans lesquels on ne peut absolument plus distinguer s'il est question d'un processus de déni ou de dénégation. Il est possible que cette proximité des termes français ait provoqué dans certains travaux une confusion dans le repérage de ces deux processus.

Cette confusion, entretenue dans la traduction française, est liée au fait que reconnaissance et méconnaissance, acceptation et refus sont dans ces deux

¹ Exposé présenté le 28 mars 2003, lors d'une soirée de la Librairie de l'École de psychanalyse Sigmund Freud.

processus intimement noués. La dénégation est un mode particulier de retour du refoulé : ce qui fait retour n'est pas une représentation substitutive, métaphorique de la représentation refoulée mais cette représentation elle-même. En effet, dans la dénégation, la représentation refoulée se fraie un chemin vers la conscience, mais elle y est affectée du signe de la négation : « la personne de mon rêve, ça n'est pas ma mère », ou « vous allez penser que je veux dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai réellement pas cette intention », impliquant, nous dit Freud, que la mère est en vérité la personne du rêve, ou qu'offenser fut la véritable intention du sujet. Si, dans la dénégation, la reconnaissance/méconnaissance concerne une représentation refoulée, dans le déni, elle porte sur une réalité déplaisante ou menaçante (la castration féminine ou la mort d'un proche, pour reprendre les exemples freudiens).

Pour nommer ces deux processus dans lesquels acceptation et refus sont étroitement intriqués, Freud a choisi deux mots de la langue allemande qui ne prêtent pas à confusion : *Verneinung* et *Verleugnung*, ce choix impliquant que ces deux processus doivent être effectivement distingués. Lacan va donc proposer de traduire *Verleugnung* par démenti, et H. Rey-Flaud note que ce choix de traduction est judicieux, le terme « démenti » conservant le noyau sémantique original de l'allemand *Verleugnung* dans lequel *Lüge* signifie mensonge. Pourtant, H. Rey-Flaud a préféré conserver dans son livre les deux traductions déni et démenti, la seconde, précise-t-il, ayant été par lui utilisée « dans les développements qui prenaient en compte certains éclairages apportés par Lacan² ».

Il faut noter que l'introduction par Lacan du terme de démenti pour traduire *Verleugnung* est relativement tardive : elle n'apparaît pas en 1957, alors que Lacan aborde la question de l'objet fétiche dans le séminaire *La relation d'objet*, mais seulement en 1968. Il a été reproché à Lacan d'avoir, dans son retour à Freud, négligé le concept de *Verleugnung* ; effectivement, en dehors des quelques séances consacrées à l'objet fétiche en 1957, il faudra attendre 1967 pour que la *Verleugnung* apparaisse dans les travaux de Lacan, mais dans un champ tout à fait différent de celui de la clinique freudienne.

Au début de l'année 1967, dans son séminaire *La logique du fantasme*, Lacan aborde la question de l'acte qui, en tant que coupure, modifie la structure subjective ; il précise alors que la limite de la reconnaissance de cet acte, c'est la *Verleugnung*, à savoir que le sujet ne le reconnaît jamais dans sa véritable portée inaugurale, même quand ce sujet a commis cet acte³. On retrouve mention de la *Verleugnung* quelques mois plus tard dans la « Proposition du 9 octobre 1967

² Henri Rey-Flaud, *Le démenti pervers. Le refoulé et l'oublié*, Aubier, Paris, 2002, p. 16, note n° 1.

³ J. Lacan, *La logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 22 février 1967.

sur le psychanalyste de l'École⁴ », à propos du réel en jeu dans la formation du psychanalyste, réel qui, précise-t-il, provoque sa propre méconnaissance, voire sa négation systématique. Lors de la séance du 19 juin 1968 du séminaire *L'acte psychanalytique*⁵, il précise qu'il a mis en réserve le terme de *Verleugnung*, pour le faire vivre là où il est poussé à son plus haut point de pathétique, chez l'analyste lui-même. Celui-ci doit en effet prendre place dans le registre du sujet supposé savoir, alors que cette position inaugurale à l'acte analytique consiste à jouer sur quelque chose que son acte va démentir. Nous trouvons par la suite encore plusieurs occurrences sur le démenti, et en particulier en 1975 où il souligne que le démenti vient du réel⁶.

Le terme de démenti avancé par Lacan ne prête plus à confusion avec le terme de dénégation, et les avancées lacaniennes permettent de distinguer ce qui est en question dans la reconnaissance/méconnaissance à l'œuvre dans ces deux processus. Le démenti porte sur le réel qui provoque sa propre méconnaissance, il est, en quelque sorte, effet du réel. J'avancerai que la reconnaissance/méconnaissance en jeu dans la dénégation, qui porte sur le refoulé, tient à la structure de la vérité : à vouloir dire la vérité, je la rate, il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Le nouage fait par Lacan du démenti et du réel donne donc à ce processus une portée bien particulière. Revenons, par exemple, sur le moment où le jeune enfant oppose un démenti à sa perception de la différence sexuelle. H. Rey-Flaud dans son commentaire en souligne « le fond de mauvaise foi caractéristique de la *Verleugnung*⁷ ». Les avancées de Lacan m'amènent à une tout autre lecture de ce moment. Notons d'abord que ce n'est pas par hasard que le jeune enfant, dans ce moment, voit les organes génitaux de la petite fille : il les voit parce qu'il a été y voir et il a été y voir parce que, à ce moment, ça le regarde. Il a pu être précédemment confronté à la nudité d'un enfant de l'autre sexe sans que cela suscite spécialement son attention, sans que cela prête pour lui à conséquence. Mais dans ce moment, le jeune enfant est poussé à l'investigation sexuelle par ce que Freud désigne comme un désir sexuel de savoir (*sexual Wissbegierde*) : l'investigation sexuelle est à ce moment, nous dit Freud, la principale manifestation de l'activité sexuelle infantile. Le jeune investigateur découvre donc au cours de ses recherches la différence des organes génitaux masculin et féminin, mais il est là confronté à un impensable, à « une

⁴ *Id.*, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », in *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968.

⁵ Séminaire inédit.

⁶ J. Lacan, « Clôture des journées de novembre », *Lettres de l'E.F.P.*, n° 24, Juillet 1978 ; « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Seuil, 1976.

⁷ H. Rey-Flaud, *Le démenti pervers...*, *op. cit.*, p. 133.

ignorance que rien ne peut pallier⁸ », au réel de la différence sexuelle, à un réel qui provoque sa propre méconnaissance : avec cette lecture, nous sommes bien loin du fond de mauvaise foi imputé à l'enfant. Le démenti qui résulte de cette rencontre s'énonce dans deux théories sexuelles successives : la petite fille a bien un pénis mais il est tout petit et il va grandir ; puis, avant, elle a eu un pénis mais on lui a coupé ; cette seconde théorie, témoignant de la prise en compte d'éléments nouveaux dans l'invention infantile, permet un rapport différent de l'enfant au réel sexuel. Pour le jeune investigateur poussé par un désir du savoir sexuel, par un désir sexuel de penser cet impensable, d'en construire des théories, le démenti permet un véritable travail de symbolisation, puisqu'il produit le phallus symbolique. Certes, le phallus n'est pas une symbolisation du réel sexuel. Mais c'est à se positionner par rapport au phallus, du côté de l'être ou de l'avoir selon la première élaboration lacanienne, c'est à s'inscrire comme tout ou pas-tout au regard de la fonction phallique selon la seconde avancée lacanienne, que le sujet pourra répondre, non pas de son être sexué, mais d'une position sexuelle côté homme ou côté femme.

H. Rey-Flaud a donc choisi de traiter du démenti pervers en conservant les deux traductions françaises de la *Verleugnung* freudienne. Le « déni » est par lui référé à la tradition psychanalytique française et le « démenti » aux avancées lacaniennes. Cette précision donnée dans son introduction amène à penser qu'il va cerner le démenti pervers par deux bords différents, relevant de deux lectures différentes de la *Verleugnung* freudienne. En fait, ça n'est pas le cas. Dans son texte, le terme de démenti est utilisé sans que soient prises en compte les avancées lacaniennes sur ce concept, si bien que la différence faite entre les deux termes français s'évanouit, les raisons de préférer l'un plutôt que l'autre n'apparaissant pas à la lecture. Dès lors, le choix fait par Henri Rey-Flaud de conserver ces deux termes, désignés comme différents et utilisés comme homonymes, fait question.

Clivage de l'objet et clivage du moi

Dans son article de 1927 sur le fétichisme, Freud nous dit que le fétiche est un substitut du phallus manquant de la femme, de la mère. Lorsque l'enfant est confronté à ceci que l'absence de pénis sur le corps de la fillette signifie qu'elle a été castrée, cela signifie aussi alors qu'une menace identique pèse sur son propre pénis : c'est l'angoisse de castration. Dans le cas du jeune fétichiste ou futur fétichiste, Freud nous dit que cet affect est refoulé. Le refoulement de l'affect est une avancée tout à fait inédite dans la théorie freudienne centrée sur les névroses : dans la névrose, en effet, le refoulement porte sur la représentation et non pas sur l'affect. Freud nous dit, dans ce texte sur le fétichisme, que la stupeur devant les organes génitaux féminins, qui ne fait défaut chez aucun

⁸ S. Freud « Les théories sexuelles infantiles » in *La vie sexuelle*, Puf, Paris, 1970, trad. J. Laplanche et collaborateurs, p. 18.

fétichiste, est le *stigma indelebile* de ce refoulement. H. Rey-Flaud nous précise que le terme allemand traduit par « stupeur » est *Entfremdung*, où la racine *fremd* signifie « étranger » : par cette stupeur, nous dit H. Rey-Flaud, le fétichiste manifeste qu'il est étranger au verdict de la réalité qui vient lui signifier le manque de l'Autre⁹.

Dans le fétichisme, donc, l'affect est refoulé et la représentation de l'absence de pénis chez la femme est démentie, c'est-à-dire à la fois reconnue et refusée. Le fétiche vient se substituer à ce pénis manquant et va dès lors représenter aussi bien ce pénis que son manque. L'objet fétiche est donc clivé, il est à la fois le support de la croyance que tous les humains ont un pénis, et du savoir que la femme est castrée ; il est pour le fétichiste à la fois le substitut du phallus maternel et un objet tout à fait dérisoire, une simple chaussure, une pièce de lingerie sans valeur, qui représente la castration féminine.

Mais ce clivage du fétiche n'implique pas pour autant un clivage du moi : la castration féminine que peut représenter le fétiche n'entraîne pas pour le fétichiste la reconnaissance d'une quelconque menace de castration le concernant. Car le sujet se fait le maître du jeu du fétiche entre présence et absence du pénis, et dès lors la castration reste étrangère à sa personne. Ce point amène H. Rey-Flaud à avancer que le fétichiste se situe dans un en deçà de la castration. L'apport tout à fait nouveau et intéressant du travail de H. Rey-Flaud, c'est ce qu'il avance avec l'hypothèse du double déni. Prenant appui sur le cas de l'homme aux loups auquel il a consacré la première partie de son livre, et sur une remarque de Freud indiquant que dans la psychose le sujet substitue à la réalité démentie dans le présent un autre fragment qui a été démenti dans les temps reculés de la préhistoire¹⁰, H. Rey-Flaud fait l'hypothèse que le fétichisme se forme dans un double déni effectué en deux temps différents. Au moment du jugement d'attribution, le déni porterait sur la coupure, sur la différence brute. C'est à partir de ce déni premier que le futur fétichiste jouerait sa partie au deuxième temps, celui du jugement d'existence qui doit permettre au sujet de reconnaître le pas d'existence du phallus maternel. H. Rey-Flaud avance que ce qui se présente à ce moment comme déni de la castration se joue en réalité pour le fétichiste comme déni de la différence, c'est-à-dire dans un en deçà de la castration, dans un en deçà du refoulement originaire. Cette hypothèse éclaire les nombreuses références à la psychose faites par Freud à propos du fétichisme. Partant de ce point où il situe le fétichiste, H. Rey-Flaud analyse, à partir de cas cliniques, les différences entre la position névrotique et la position perverse au regard de l'objet, du choix amoureux, de la collection, etc., et donne une description de la réalité perverse, absolument méconnue par le névrosé, qui est saisissante. Ce travail lui permet d'avancer que, contrairement à l'idée

⁹ H. Rey-Flaud, *Le démenti pervers...*, op. cit., p. 142.

¹⁰ S. Freud, « Constructions dans l'analyse » in *Résultats, idées, problèmes. II, 1921-1938*. Paris, Puf, 1985, trad. E. R. Hawelka, U. Huber, J. Laplanche.

habituellement reçue, le pervers n'est pas en position de maître du signifiant, mais de maître de l'in-différence.

Mais il me semble que les dernières avancées de Freud dans « Le clivage du moi dans le processus de défense », en 1937, et *L'abrégé de psychanalyse*, en 1938, apportent à ce tableau un complément qui n'est pas vraiment pris en compte dans ces descriptions de la réalité perverse.

En 1927, dans son article sur le fétichisme, Freud avait essentiellement développé le clivage qui frappe l'objet fétiche. Dans les deux textes de 1937 et 1938, il découvre le clivage qui frappe le *Ich*, le moi. Il me semble qu'il y reprend et développe ce qu'il a avancé en 1927 sur le refoulement de l'affect dans le fétichisme.

Dans « Le clivage du moi dans le processus de défense », Freud illustre ce clivage avec le cas d'un jeune garçon qui s'est créé un fétiche en réponse aux menaces proférées par sa gouvernante que son père lui couperait son pénis s'il continuait à se masturber. Ce fétiche, se substituant à l'absence de pénis perçue sur le corps d'une petite fille, lui permet de n'accorder aucun crédit à ces menaces et de poursuivre tranquillement ses masturbations. Mais, simultanément à la création du fétiche, apparaît un symptôme, l'angoisse d'être dévoré par son père, témoignant que l'enfant reconnaît malgré tout le danger de castration : certes, cette angoisse ne souffle mot de la castration mais la castration est effectivement la vérité refoulée de l'angoisse. Celle-ci va pouvoir être surmontée par l'enfant, mais, ajoute Freud, un autre symptôme est également apparu qui, lui, persiste : « [...] une sensibilité anxieuse de ses deux petits orteils devant un attouchement, comme si, dans tout ce va-et-vient entre le déni et la reconnaissance, c'était quand même la castration qui avait trouvé une expression plus distincte¹¹... »

Freud reprend ce point dans son *Abrégé de psychanalyse* : le fétichiste se crée un fétiche afin de détruire toute preuve de possibilité de castration, mais, poursuit Freud, on trouve chez certains fétichistes une angoisse de castration semblable à celle des non fétichistes. Leur comportement révèle deux opinions contradictoires : d'une part, en effet, on les voit dénier leur perception du défaut de pénis chez la femme, et d'autre part, ils reconnaissent le manque dont ils tirent de justes conséquences. Et Freud conclut : « Partout où nous sommes en mesure de les étudier, [les dénis] apparaissent comme des demi-mesures, comme des tentatives imparfaites pour détacher le moi de la réalité. Le rejet est toujours doublé d'une acceptation ; deux attitudes opposées, indépendantes l'une de l'autre, s'instaurent, ce qui aboutit à un clivage du moi. [...] l'issue doit dépendre de celle des deux qui disposera de la plus grande intensité ¹². »

¹¹ S. Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense » in *Résultats, idées, problèmes. II, 1921-1938, op. cit.*, trad. R. Lewinter et J.-B. Pontalis, p. 286.

¹² S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, Puf, 1985, trad. A. Berman, p. 80.

Dans son chapitre consacré au clivage du moi, Henri Rey-Flaud évoque le cas du petit garçon présenté par Freud, mais en omettant de parler des deux symptômes décrits par Freud¹³. Dans son commentaire, le clivage du moi est essentiellement ramené au clivage du fétiche¹⁴, alors que pour Freud, le clivage se situe entre la part du moi nouée au fétiche et la part du moi affectée du symptôme, part qui reconnaît effectivement la castration dans toutes ses conséquences. C'est ce rabattement du clivage du moi sur le clivage du fétiche qui amène H. Rey-Flaud à écrire : « Chez le pervers, le défaut de consignation de la perte a pour conséquence que rien qui soit de l'ordre de la représentation ne va enregistrer dans l'inconscient le manque, ni *a fortiori* métaphoriser le manque manquant¹⁵. » Revenons à l'hypothèse du double déni, et plus particulièrement à l'hypothèse d'un déni premier effectué au moment du jugement d'attribution et qui porte sur la différence. H. Rey-Flaud illustre ce déni en évoquant la parole d'une mère qui, à propos d'une jupe, soutient que le gris et le bleu, c'est pareil. H. Rey-Flaud commente cette scène en avançant que dans cet énoncé, la différence est reconnue par la mère qui la pose et l'annule dans le même geste¹⁶. Il me semble que nous devons plutôt dire que la différence est posée et purement et simplement refusée puisqu'elle n'est pas reconnue dans ses conséquences. L'hypothèse d'un déni, et non pas d'un simple refus, au moment du jugement d'attribution impliquerait, si nous prenons en compte les avancées freudiennes sur le clivage du moi, qu'une part du moi archaïque refuse la différence tandis qu'une autre part, de plus ou moins faible intensité, la reconnaît dans ses conséquences. Dès lors, au moment du jugement d'existence, cette seconde part reconnaîtrait dans ses conséquences la castration et s'inscrirait dans les conséquences du refoulement originaire.

Refoulement et démenti

Fait également question la construction métapsychologique faisant du démenti un « refoulement du refoulement ». H. Rey-Flaud, partant des indications données par Freud dans son article sur les théories sexuelles infantiles en 1908, rappelle que lorsque la théorie infantile attribuant un pénis à tous les humains entre en contradiction avec le savoir reçu de la réalité que les femmes n'en ont pas, le choix névrotique, le choix constitutif de la névrose, consiste dans le refoulement de cette théorie qui dès lors fera retour dans les rêves et symptômes. H. Rey-Flaud avance alors que le choix pervers consiste en un refus de la division du sujet entre croyance et savoir : « Il (le démenti) ne porte ni sur la croyance refoulée, ni sur le savoir conscient, mais sur la division entre croyance et savoir [...]. Ainsi, parce qu'il porte sur la barre de division du

¹³ H. Rey-Flaud *Le démenti pervers...*, op. cit., pp.189-191.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 214-215.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 216-217.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 158-159.

sujet, le démenti porte sur le refoulement lui-même : il peut être défini comme un refoulement du refoulement¹⁷. » Cette définition du démenti me semble très problématique pour plusieurs raisons.

La construction théorique de H. Rey-Flaud part du principe que la croyance est refoulée. Or Freud fait de ce refoulement le choix névrotique, le choix pervers étant de ne pas refouler la croyance, de la conserver, sans pour autant refuser la réalité, ce que permet la création du fétiche. Le démenti ne porte donc pas sur la barre de division du sujet, mais sur la contradiction que la réalité oppose à la croyance.

Le refoulement et le démenti sont deux opérations différentes : le refoulement porte sur la croyance, il permet de résoudre la contradiction entre croyance et réalité en faisant passer la croyance au lieu de l'inconscient : c'est le choix névrotique. Le démenti quant à lui porte sur la réalité, et plus précisément sur la signification que ce bout de réalité comporte : il permet que, pour un courant du *Ich*, la contradiction qu'elle oppose à la croyance devienne négligeable, sans conséquence, ce qui permet de conserver la croyance, tandis qu'un autre courant reconnaît la réalité dans ses conséquences.

L'hypothèse d'un refoulement de la barre de la division subjective, d'un refoulement du refoulement, pose de grandes difficultés métapsychologiques. Elle est sans doute rendue nécessaire si l'on ne prend pas en compte le clivage du moi qui résulterait du déni premier opéré, selon H. Rey-Flaud, par le moi archaïque au moment du jugement d'attribution.

Ce clivage du moi, H. Rey-Flaud le reconnaît dans la lecture qu'il fait du cas de l'homme aux loups, où, nous dit-il, Freud a d'abord rencontré la *Verleugnung*. Mais il ne le prend pas en compte dans son travail sur le démenti pervers, sans pour autant s'expliquer sur cette négligence. Le travail théorique de H. Rey-Flaud s'étaie, entre autres, sur un certain nombre de cas tirés de sa pratique. Est-ce que le malaise actuel dans la civilisation aurait cet effet que dans la perversion aujourd'hui, le courant du moi qui reconnaît la castration serait d'une si faible intensité qu'il pourrait être tenu pour négligeable ?

¹⁷ H. Rey-Flaud, *Le démenti pervers...*, op. cit., p. 167.